

**FOSSE
CONFESSIO**

FOSSE CONFESSIO

NILS ILLIGAN

Du même auteur:

Le Clan - La Conjuración des Nixes

(Fantasy Steampunk)

Unité 6

(Horreur, possession, psychiatrie)

Mise en page et couverture: glanili.communication@outlook.com

ISBN: 979-8-33205-057-2

©Nils ILLIGAN

Email: illigan@outlook.fr

Instagram: Nils Illigan

© Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est le seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence

«Je tuais ce gens, j'avais le désir de tuer encore. Cela m'inspirait à tuer toujours plus. Qu'ils aient ou pas mérité de mourir ne m'intéresse pas. La société ne m'intéresse pas.»

Yang Xinhai - Tueur en série Chinois

«De par sa nature, le tueur ou le violeur en série est manipulateur, narcissique et totalement égocentrique. Il dira au juge d'application des peines ou au psychiatre de la prison ce qu'ils veulent entendre. Il leur racontera tout ce qu'il faut pour sortir de prison ou éviter d'y entrer.»

John Edward Douglas - Profileur américain

I

Je suis la mort

1

La mort est mon royaume. J'ai vu des milliers de corps. J'ai observé la machine humaine à tous les stades de sa décrépitude. Je connais chaque arôme putride qu'il dégage. Je sais chaque couleur, chaque texture, chaque boursouffure que notre véhicule biologique offre lorsqu'il cesse de fonctionner. J'ai découpé, évidé, démembré, reconstitué et sous-pesé chaque pièce de l'appareil vivant.

Je n'ai jamais ressenti le moindre soupçon d'émotion lors de mon travail. Ces amas de chairs sont pour moi des énigmes à résoudre. Rétro-ingénieur du macabre, mineur du sordide, explorateur des ombres, je suis le point de passage des âmes. Les petits esprits affolés du

monde s'effondrent et passent par moi pour rejoindre le domaine apaisant de l'abîme. Je m'appelle Horace Sekker. Je suis médecin légiste, expert médico-légal auprès de la justice. Voici mon témoignage.

Je pénétrai avec mon Audi A6 dans le sous-bois lugubre. Il était environ 6 heures 30 ce matin du 30 octobre. Le gendarme chargé de sécuriser l'accès à la scène me laissa passer, c'était un nouveau mais il savait que l'on m'attendait. Je laissai derrière moi les quelques 4x4 des chasseurs curieux qui se demandaient pourquoi la gendarmerie avait bouclé leur terrain de jeu de si bon matin. Les projecteurs transperçaient difficilement l'épais brouillard qui s'échappait de la forêt. Je sortis de ma voiture en baillant bruyamment, excellent moyen de montrer ma décontraction à mon comité d'accueil.

Les TIC* quittaient les lieux en me saluant tandis que

* *Techniciens en Identification Criminelle*

j'enfilai ma combinaison. Je leur accordai un clin d'œil complice. Équipé, j'avançai jusqu'à l'officier Desprez.

—Salut Horace, désolé on te réveille mais là on a un machin vraiment bizarre, me lança-t-il.

—T'en fais pas Enzo. Vous avez de la chance, je suis tombé à sec de cognac vers minuit, j'ai bien été obligé d'aller me coucher. Résultat : je suis presque frais.

Ma remarque provoqua un rire détendu chez les agents présents. Je reconnaissais la plupart d'entre eux. Desprez se ressaisit, son regard laissa transparaître des sentiments troublés que je ne lui connaissais pas.

—Un jeune du coin s'est arrêté pour pisser en rentrant de chez des amis. Il a remarqué un truc étrange dans la lueur de ses phares. Il est descendu, est tombé sur notre gars, a flippé et nous a appelé. Il était 4 heures 17 quand il a appelé, m'expliqua-t-il avec sérieux.

—Il s'est arrêté pour pisser si loin de la route ?

—Vu dans quel état il est, il s'est arrêté pour rouler son shit. Il devait avoir peur qu'on l'embarque. En tout cas ce n'est pas lui, on l'a refile à la cellule psy.

—D'accord.

—Le corps est frais, tu nous diras à quel point. C'est un homme, difficile de lui donner un âge et l'identification ne va pas être simple. Aucun papier sur lui. Aucune trace de ses affaires.

—Je vais aller voir ça.

C'était un sous-bois picard typique, à l'écart de bien deux

cents mètres d'une route peu fréquentée. Vue l'état de la terre on aurait dû trouver des traces de roues, seulement le passage des gendarmes avait dû les recouvrir. Quelques rongeurs, les buses, les sangliers, tous étaient susceptibles d'avoir grignoté le corps mais s'il était frais il devait encore être intact. À proximité du cadavre je reconnaissais les traces spécifiques des sur-chaussures enfoncées dans la boue. Pas de traces de pas franches.

—Les TIC ont trouvé des traces de pas ?

—Une seule, par-là, ils l'ont embarqué pour moulage.

Bons petits techniciens, ils ne loupèrent rien. La victime avait les bras et les jambes écartés, bien raides. Sa posture me rappelait l'homme de Vitruve. Position étrange pour mourir. Il était nu. Son visage était défoncé, méconnaissable, les coups puissants avaient été portés à l'aide d'un objet lourd, une pierre certainement.

—Ils ont la pierre ?

—Oui, ils l'ont embarqué aussi, le tueur l'a laissé à quelques mètres par là-bas. C'est ça qui l'a tué ?

—On verra à l'autopsie mais à première vue je dirais oui.

—Et c'est quoi ça ? me demanda-t-il en pointant son doigt en direction de la victime.

«*Ça*» pour Desprez c'était ce qui rendait ce cas si particulier. Le corps était parcouru de plaies tracées avec une précision chirurgicales. De longs gestes circulaires et délicats, tranchants la chair sans l'ombre d'un tremblement, d'une hésitation. Comme un peintre ou un sculpteur, le tueur avait fait du corps une œuvre précise. Il l'avait transformé en autre chose.

—Ça a été fait avec un scalpel particulièrement tranchant. L'homme a des connaissances et des compétences particulièrement aiguisés, tu m'excuseras pour ce petit trait d'humour.

—Et les motifs, ils te disent quelque chose ?

—Ça me rappelle mes cours de physique. De souvenir je dirais que ce sont des motifs de collision de particules.

—Pardon ?

—En vérité je ne sais plus si j'ai vu ça en cours ou dans un reportage. Ça m'évoque les images qu'on obtient quand on collisionne deux particules subatomiques. Il faudrait que vous fassiez venir un expert en physique des particules pour l'autopsie.

—Stine, appelle la fac et trouve-moi ça, ordonna-t-il à son lieutenant.

Je parcourrai les membres raidis avec attention. Le spectacle avait quelque chose de mystique sous le crachin nocturne. Les ombres dessinées par les projecteurs de chantier soulignaient la scène avec précision. Seuls les plots jaunes criards qu'avaient déposé les TIC à l'endroit de chaque indice venaient rappeler qu'il ne s'agissait pas d'une exposition artistique.

—La position de la mort est étrange. Le gars l'a découpé vivant avant probablement de lui défoncer le crâne. On verra à l'examen toxico s'il a été drogué mais il y a de fortes chances qu'il ait été attaché ; sinon il aurait bougé plus que ça et les plaies ne pourraient pas être aussi précises. Il n'était pas attaché à votre arrivée ?

—Non.

—Et vous n'avez pas trouvé de liens ?

—Non plus.

—Regarde, les plaies au niveau des poignets et des chevilles, j'ai l'impression qu'elles n'ont pas saigné. Alors qu'on voit très bien les coulures de sang sur les autres incisions. Il a dû les faire après la mort. Sûrement pour masquer les marques de liens. Avec un peu de chance...

Je me penchai sur la cheville gauche, si l'homme s'était débattu et que le tueur n'avait pas pris de précautions j'avais une chance de trouver un indice. Rien sur celle-ci, j'essayais l'autre. Au milieu des poils j'en apercevais un d'une couleur différente. Je l'attrapai délicatement avec une pince à épiler et le mis sous scellé pour analyse.

—Une fibre de nylon, je ne suis pas sûr que ça nous aide à le trouver mais au moins on sait qu'il a été attaché. Si on regarde les arbres aux alentours on devrait trouver de l'écorce arrachée, là où il a fixé les liens, fis-je en désignant deux frênes non-loin de là.

Je pris quelques photos. Le flash puissant immortalisait de la plus froide et laide des manières cette scène. L'éclairage ne rendant pas justice à l'ambiance dégagée sur place mais la photographie judiciaire n'est pas de l'art. Néanmoins elle dégage un naturalisme brut intéressant. J'avais assez d'éléments, le reste se ferait sur ma table. Je me relevai pour donner au commandant Desprez les précieuses informations qu'il attendait pour faire enlever le corps et me l'amener dans mon domaine.

—L'homme a une trentaine d'années, on va voir à l'ADN si on a de la chance, sinon je suis bon pour reconstituer la mâchoire et vu le massacre ça risque d'être long. À première vue il a été attaché et torturé. Quand l'auteur a fini son travail, il l'a achevé à coups de pierre. Sûrement qu'il voulait compliquer l'identification. Il est mort depuis quelques heures seulement. Ce que je peux vous dire pour l'instant c'est que vous cherchez, je pense, un homme, qui a des connaissances en anatomie et un savoir-faire. En l'état, vue la précision du geste, il pourrait être chirurgien, du genre excellent, mais on ne sait jamais vous pouvez aussi regarder du côté des vétérinaires, des infirmiers, des thanatologues et toute personne qui maîtrise le scalpel. On va essayer d'en apprendre plus à l'autopsie mais entre le crâne défoncé, le lieu isolé contaminé par la météo et l'absence de traces évidentes, je dirais qu'il est bon ou qu'il a eu de la chance. Vous pouvez lever le corps.

Je m'éloignai dans les lueurs macabres. Je n'affichai rien d'autre sur mon visage qu'une mine sérieuse et fatiguée. Mais je savais au fond de moi qu'il n'avait pas eu de la chance. Il était bon, excellent même. Il était brillant, ses erreurs apparentes étaient toutes savamment choisies afin de donner assez de matière pour orienter les enquêteurs dans la mauvaise direction ou tout du moins dans celle qu'il avait choisie. Il aurait pu être un célèbre chirurgien, il aurait pu, et d'ailleurs il a, œuvré pendant des années sous les yeux des juges, des avocats, des enquêteurs et des légistes. Insoupçonnable et infiniment supérieur il

était le *master of puppets*. Un génie dans son genre certains auraient pu dire. Un génie tout court je dirais. C'est vrai que cette nuit-là je ne m'attendais pas à ce qu'un fumeur de joint trouve mon cadavre à peine deux heures après que je l'ai laissé. Mais ça n'avait finalement rien changé. Je savais qu'au plus tard, aux alentours de 6 heures, un comité de chasseurs ivrognes arriverait par ce chemin et découvrirait mon œuvre. Était venu le temps des révélations et des changements. Était venu le temps que je me révèle au monde.

Peu importait le monde dans lequel je choisissais d'évoluer, j'y étais toujours le roi. La vie n'a jamais été un défi à ma hauteur. En darwiniste convaincu j'ai toujours estimé que s'il m'était si simple de réussir tandis que d'autres éprouvaient de telles difficultés, c'est que la nature elle-même estimait que j'étais fait pour vivre, pour dominer. J'ai d'abord apprécié naviguer sans difficultés sur tous les océans de la vie. Une croisière all inclusive où rien ne m'était impossible, où chacun de mes désirs pouvaient être assouvis. Je finis néanmoins par ressentir une certaine lassitude. Un jeu, lorsqu'il est trop simple, n'apporte plus la même satisfaction. Il était nécessaire de passer à une autre étape, de progresser au-delà des routines ankylosantes.

Je franchis les portes écaillées du sous-sol du CHU*, comme tant d'autres fois auparavant. Il régnait dans l'air quelque chose de différent, le vent frais de la nouveauté portant avec lui une nouvelle ère. À quelques mètres se trouvait mon cadavre, mon œuvre. J'adressai des salutations brèves et chaleureuses aux rares personnes que je croisais. Je passai devant la salle numéro 4 d'où émanait l'odeur putride d'un corps repêché dans l'eau quelques jours plus tôt. Je le promets, celui-là n'était pas de moi. Dans ce dédale aux lumières blafardes s'enchaînaient les morts sans fin. Le flot ininterrompu de pneuma retournant à la matière donnait un caractère sacré à ce lieu. Ils étaient tous amenés ici pour être remis à mon jugement. Ici j'étais Charon et les couloirs de la médecine légale étaient mon Styx. Un royaume de plus où je pouvais exercer mon pouvoir sans limite.

J'étais prêt pour l'autopsie. Je n'en avais évidemment pas besoin pour savoir avec précision ce qui lui était arrivé. Le prélèvement ADN permettrait d'identifier Kévin Granville, fils d'agriculteur condamné trois fois pour des vols avec violence. L'échantillon sanguin montrerait un taux d'alcool d'environ 2,5 grammes par litre de sang vus les bouteilles de *Label 5* asséchées que j'avais trouvées auprès de lui lorsque j'étais allé le chercher pour l'emmener dans les bois. L'examen toxicologique ne révélerait rien, j'en avais la certitude absolue.

Je lavai abondamment le corps à l'eau froide. La plupart des

* *Centre Hospitalier Universitaire*

êtres humains sont laids, difformes, disgracieux et foutrement émétique. En revanche tous les morts sont beaux. L'eau coulait sur la peau de mon corps, emmenant avec elle le sang séché, la terre et les fibres, en déversant dans l'évacuation de ma table d'acier un filet aux couleurs superbes.

Après lavage du corps je pouvais confirmer ce que je savais déjà. Les plaies que j'avais tracé sur son corps l'avait été de son vivant, à l'exception de celles qui me permettait de « *catcher* » les marques des liens avec lesquelles je l'avais attaché. J'étais fier de moi, le tracé était impeccable pour une première, une vraie réussite. J'attendais l'arrivée de l'expert en physique que devait m'envoyer la gendarmerie avant de l'ouvrir. Il n'avait pas tardé à faire son entrée. C'était un trentenaire débraillé à l'air ahuris. Je pense qu'il ne savait pas bien ce qu'il faisait là, il pensait sûrement être soupçonné de quelque chose.

—Bonjour, je suis le docteur Sekker, médecin légiste, vous pouvez me confirmer ce que représente les symboles sur son corps ? lui demandai-je froidement dès son entrée.

—Euh... je...

Son regard alternait entre le crâne défoncé du cadavre et le mien parfaitement conservé. Il était pris de sueurs froides, c'était parfaitement hilarant.

—Vous ne vous sentez pas bien ?

—Je n'ai jamais vu... ça...

—Ça c'était un être humain Monsieur... il est mort tragiquement.

Tu parles d'un foutage de gueule. Il semblait si gêné. Un rire profond envahit mon crâne sans que j'en montre

le moindre signe. Il finit par s'approcher du corps, très lentement, craignant sûrement qu'il se relève comme dans les mauvaises séries dont il devait remplir ses soirées minables.

—Qu'est-ce que ça vous évoque ? l'interrogeai-je avec impatience.

—Euh... Ça me rappelle cette image célèbre obtenue par le BEBC*.

Je souris car il s'agissait exactement du modèle dont je m'étais inspiré. Ses yeux tremblaient devant la dépouille et ne tinrent pas longtemps avant de fuir vers les miens.

—Et elle représente quoi cette image ?

—Je ne suis pas expert en physique des particules mais c'est une expérience célèbre qui a permis d'observer le passage de particules subatomiques, balbutia-t-il.

—D'accord, on vous enverra des photos si besoin, je pense que nos amis de la gendarmerie vont vous demander un petit rapport d'expertise sur cette chambre à bulles. Vous pouvez me laisser maintenant, à moins que vous souhaitiez voir comment on procède pour la suite de l'autopsie. J'adore transmettre mon savoir.

—Euh, non, non merci, sans façons.

—Alors vous pouvez y aller, docteur Trenardo c'est bien ça ?

—Oui c'est ça, mais dites-moi... il marqua une pause hésitante. J'étais obligé de venir ? Je n'aurais pas pu voir les photos directement ?

—J'esquissai un nouveau sourire et mon regard trahit

* *Big European Bubble Chamber*

sûrement un peu de malice. Évidemment qu'il n'y avait aucun besoin qu'il débarque de bon matin dans ma salle pour regarder un cadavre, mais je l'avais demandé et on m'avait obéis parce qu'il en était ainsi dans le monde.

—C'est vrai que je n'ai pas très bien compris pourquoi ils tenaient à vous faire venir ici, vous m'en voyez désolé.

—Ce n'est pas grave, répondit-il. Bonne chance pour... la suite, Docteur.

—Ça devrait aller. C'est mon quotidien.

Avant même qu'il ait franchis la porte je commençai l'incision en *Y* sur le buste. D'un geste parfait j'ouvrai jusqu'au pubis. Je décollai ensuite sans peine les chairs, laissant apparaître les muscles. Constater la présence ou l'absence de lésions profondes. Prélever les organes, les examiner, les disséquer et les peser. C'était un rituel dont j'avais fait mon quotidien. L'humain n'est qu'une machine. Il est aussi répugnant que fascinant, fascinant comme système biologique, répugnant comme appareil pensant aux capacités si limitées.

Ce n'était pas le premier de mes corps qui passait sur ma table. L'immense avantage d'être médecin légiste, en particulier aussi brillant que moi, c'est que l'on sait comment réaliser le meurtre parfait. Dans le cas où l'on commettrait une erreur ou, comme moi, l'on choisirait de faire des erreurs, on peut sans peine faire tourner notre rapport à notre avantage.

La première fois que j'ai tué, un humain j'entends, ne

vous attendez pas à la triade de Macdonald avec moi. J'aime les animaux et n'en ait tué que par nécessité, je n'ai jamais maculé mes draps d'urine et le feu n'a pour moi que deux vertus : me réchauffer en hiver et allumer ces merveilleux cigares que je m'offre de temps en temps lors de mes jours de repos. La première fois que j'ai tué donc, c'était déjà particulièrement perfectionné pour quelqu'un de mon âge. Le corps de ce gamin insupportable qui attirait la pitié de tout mon lycée parce qu'il était orphelin n'a jamais été retrouvé. Mais quand j'y repense c'était quand même très chaotique, bien loin de ce que j'ai pu accomplir par la suite. Je n'ai même pas pris la peine de prendre son paiement pour traverser le Styx. Erreur que je ne commettais pas ce jour avec Kévin. Je prélevai en toute discrétion la phalange distales du petit orteil droit.

Je pouvais confirmer la cause de la mort et remplir mon rapport. Vu l'état de son crâne il n'y avait rien à faire pour le rendre présentable. Les obsèques se feraient cercueil fermé. Le travail dans mon premier monde était fini, celui dans le deuxième commençait à peine.

Pour jouer avec de plus gros poissons il fallait un plus gros hameçon. Je jouais une partition si parfaitement exécutée que jamais le moindre lien ne fut fait entre mes meurtres et encore moins avec moi. Quel ennui je pouvais ressentir ! L'adrénaline d'ôter une vie se faisait toujours plus fugace. Est-ce que j'étais un junkie ? Non ! Un amoureux du défi, voilà tout.

Ce soir-là j'allais jouer, et comme j'étais d'astreinte je serais celui qu'on appellerait encore une fois sur ma propre scène de crime.

D'abord sortir ma tenue, tenue de surplus militaire noire, passe-partout, achetée sur une brocante il y a des

années de ça pour ne pas laisser de traces. Pratique les brocantes et les friperies pour acheter sans faire remarquer son passage. Bien-sûr la tenue était conservée bien à l'abri dans un endroit très secret chez moi. Je complétais la tenue avec des chaussures dont aucune n'était à ma pointure. Si jamais je devais oublier d'effacer les traces de mon passage les enquêteurs chercheraient un homme aux pieds bien plus grands que les miens. Ensuite se rendre dans la vieille grange au fond de mon terrain, j'y entreposai une Peugeot 206 bleue nuit, d'octobre 2000. Les plaques étaient fausses évidemment et croiser une 206 de cette couleur en France est l'une des choses les plus communes qui puisse arriver. Le risque d'être arrêté était faible et il valait mieux se faire arrêter avec une vieille voiture sans assurance que de laisser les traces de mon véhicule officiel sur une scène de crime. Je vérifiais dans le coffre que mon matériel était au complet. Tout ce que je pouvais, je le volais à l'hôpital. Les fonctionnaires passent leur temps à voler du matériel, un de plus ou de moins, ça n'étonnait personne. Les outils plus... spécifiques, je me les procurai sur les brocantes ou au marché noir. Maîtriser l'informatique et TOR* est clairement un indispensable à notre époque.

Un article du *Courrier Picard*, quelques semaines plus tôt, relatait les plaintes incessantes d'un petit village concernant une ferme non-loin de chez eux. Il y vivait une jeune femme qui, à la suite du décès de son père, avait hérité d'une belle fortune. Depuis, elle avait transformé l'héritage

* Réseau informatique décentralisé

familial en squat de camés. Les nuisances incessantes provoquaient la gronde des habitants du village en contre-bas. Renseignements pris discrètement en écoutant mes amis gendarmes raconter leurs interventions sur place et je savais qu'elle ferait partie de mon jeu. Il y avait peu de chance qu'elle soit seule mais une bande d'abrutis défoncés au PTC* ou à la MDMA** ne m'inquiétait pas une seule seconde.

Je roulais pas loin d'une heure avant de me garer à bonne distance de la ferme. Il était environ 1 heure du matin. Un bourdonnement sourd laissait deviner une musique à plein volume. L'habitation était un peu plus haut sur une colline. La nuit était parfaitement noire et un brouillard léger c'était déposé autour du terrain. J'y voyais peu mais on ne me verrait pas du tout. Inutile d'attendre qu'ils aillent se coucher, ces bêtes-là dorment le jour. J'enfilai ma cagoule et mon sac à dos et m'approchai en toute discrétion. J'avais le pas si léger qu'il ne produisait aucun son dans les gravillons qui me séparaient des murs de la bâtisse.

Au travers des carreaux je percevais des formes, ils devaient être une bonne dizaine à l'intérieur. Je m'avançai encore jusqu'à me coller à l'un des murs. Le froid glacial de cette nuit avait rendu la terre qui encerclait le lieu dure comme du béton. Je n'avais pas à m'inquiéter des traces que je laisserais. Je passai une tête pour observer l'intérieur. Au travers d'un carreau j'aperçus cinq personnes.

* «Pète Ton Crâne»: surnom du Buddha Blue, CBD de synthèse deux cents fois plus puissant que le cannabis

** Stupéfiant psychotrope

Elles comataient dans d'immense poufs décrépits. Vues leurs têtes ils étaient complètement défoncés. Aucun d'eux n'était celle que je cherchais. Je fis le tour pour chercher une entrée. La musique était si forte que j'aurais pu casser un carreau sans m'inquiéter de les réveiller, mais je n'en eus même pas besoin.

Une porte donnant sur une arrière cuisine était ouverte. Je pénétrai dans la maison. Je passai dans la cuisine, le réfrigérateur y était resté ouvert et émettait une alarme incessante. Je marchai doucement et traversai le salon. L'un des jeunes en état quasi végétatif me jeta un regard ahuri. Je fis onduler mes bras et ma tête dans une sorte de danse hypnotique. Il rit, persuadé d'halluciner et referma les yeux. Je me dirigeai maintenant vers l'escalier.

Une fois à l'étage j'entendis un autre genre de musique. Requiem pour une orgie. Par l'ouverture d'une porte j'aperçus des corps se mêler les uns autres. Le spectacle aurait pu être excitant si je n'avais pas éprouvé tant de mépris pour ces drogués imbibés jusqu'à l'os. Il me fallut quelques instants pour compter les corps, ils étaient six. En revanche il m'était difficile de dire si celle que je cherchais était de la partie. Je décidai donc le faire le tour des chambres en attendant.

Alors que je sortais d'une pièce qui vraisemblablement avait été une salle de bain avant de devenir une fosse septique, j'aperçus ma proie sortir de la chambre aux plaisirs. Ses yeux en disaient long sur son état. Je me glissai derrière elle et l'attrapai par la bouche. Elle était frêle et défoncée, elle n'aurait pu m'opposer aucune résistance digne

de ce nom, mais elle n'essaya même pas. Je compris en un instant qu'elle me prenait pour l'un de ses amis qui lui proposait un nouveau petit jeu de plaisir. J'avais prévu de l'emmener dans le bois. Mais soudain me vint une idée, une idée qui rompit l'ennui mortel de cette nuit qui allait se dérouler parfaitement comme je l'avais prévu. J'allais la tuer ici, dans une chambre, entouré de tous ses amis qui ne s'apercevraient de rien avant plusieurs heures. Si jamais j'étais découvert il me suffirait de faire un mort de plus. Voilà un risque qui éveillait mon plaisir.

Je la traînai en arrière jusqu'à une petite chambre que j'avais repéré plus tôt. Dans l'obscurité je la jetai sur le lit, elle eut un rire d'excitation. Je pris dans ma poche arrière les liens de nylons que j'avais prévu. Je l'attachais rapidement et serrai fort. N'importe qui aurait eu mal mais elle était trop dans les vapes. Je pris soin de lui fourrer un linge trouver là dans la bouche. Alors j'allumai la lampe de chevet. Je pensais qu'en me voyant, vêtu de noir, dissimulé derrière ma cagoule, elle tenterait de hurler mais elle n'eut aucune réaction et ferma les yeux. Avant de commencer, je m'assurai qu'elle soit toujours en vie, je constatai des mouvements respiratoires et je pus continuer. J'enfilai alors ma combinaison intégrale, la même avec laquelle, dans quelques heures, je me rendrai ici, en tant qu'expert judiciaire, pour examiner un corps que je connaissais déjà par cœur.

Je sortis mon scalpel tranchant et commença le dessin si habile. L'abruti de Trenardo avait reconnu mon modèle, mon tracé était parfait, je n'en avais jamais douté. Personne

ne comprendrait pourquoi ces symboles, tous trop imbéciles pour envisager ma grandeur. Ils étaient parfaits pour moi et signifiaient tant. La douleur de sa chair s'ouvrant en deux finit par la réveiller. Elle m'accorda enfin le regard que j'attendais, celui que je méritais, celui de la peur.

—Ferme ta gueule, si tu l'ouvres je te bute tout de suite, lui glissai-je à l'oreille.

Elle tenta de contenir sa douleur au mieux pendant que je couvrais son corps nu de mon dessin subtil. Je crois que je l'avais encore plus réussi que le premier sur Kévin. C'était déjà du travail magnifique, mais une fois lavée sur ma table elle serait parfaite.

—Tu sais Emma, ce n'est pas vraiment contre toi tout ça. Mais sois heureuse, tu fais partie de quelque chose de formidable, susurrai-je en la regardant fixement.

Je saisis alors un bougeoir en fonte qui reposait sur une ancienne cheminée condamnée. Elle mourut malheureusement dès le premier coup qui vint s'écraser contre son visage. J'en portai malgré tout une dizaine d'autres. J'entendis ses os craquer et se réduire en farine grossière. Des projections de sang et de cervelle maculèrent la pièce. On pouvait presque deviner l'endroit où je me trouvais en regardant sur le mur les parties restées intactes. Je jetai le bougeoir par la fenêtre histoire de faire un peu chercher les TIC. Je coupai les liens qui l'avaient retenue et fini les incisions censées "cacher" leur présence. Il ne me restait plus qu'à emballer ma combinaison et les liens dans un sac et à quitter le lieu. Comme prévu personne ne remarqua rien, trop occupés qu'ils étaient.

J'aurais pu brûler le sac dans mon insert et ne jamais en laisser une trace. Je trouvai plus drôle de le jeter dans une poubelle au hasard sur le chemin du retour, peut-être quelqu'un tomberait dessus et le jeu serait légèrement corsé.

Combien de personne j'ai tué ? Je pourrais vous le dire, je vous le dirai peut-être d'ailleurs mais je préfère le qualitatif au quantitatif. Parce qu'un quelconque tueur de masse a probablement fait plus de victimes que moi. Un tueur en série de l'époque médiévale a sans aucun doute battu tous les records imaginables. Mais qu'en ont-ils retiré ? Quelle substantifique vision du monde en ont-ils tiré ? Quelle avancée pour l'humanité ont-ils apporté ?

Abattre un gendarme dépressif en lui collant son fusil de chasse dans la bouche et faire passer le tout pour un suicide c'est une mort trop simple. La seule difficulté est de bien choisir sa visière pour éviter de recevoir des éclats d'os dans les yeux. Petit conseil d'ailleurs, ne lésinez pas sur les bouchons d'oreille. La détonation m'avait laissé sourd pendant plusieurs jours.

Égorger une prostituée dans un sous-bois et plonger son corps dans du béton encore frais ce n'est pas gratifiant. Poignarder un randonneur à trente kilomètres de toute civilisation ou laisser sur les lieux d'un crime les traces ADN permettant de faire tomber un tueur en série qui se prétendait meilleur que moi, c'est drôle, mais ce n'est pas si difficile. Arroser de balles des jeunes dealers en bas d'une tour en profitant de la vague de règlements de compte qui

faisait rage à ce moment-là pour faire accuser la bande adverse, c'est un jeu d'enfants. Vu leur âge d'ailleurs l'expression est parfaitement adaptée.

Il y a mille moyens de tuer, et encore plus de ne pas se faire prendre. Je ne sais pas si c'était le fait de tuer qui me procurait tant de plaisir en définitive. Je pense que c'était surtout de répondre à chacune de mes pulsions sans jamais être inquiété. Je franchis l'extrême limite du genre humain encore et encore sans jamais éveiller le moindre soupçon. Maître absolu des Enfers, j'étais inarrêtable. Je lisais les livres de John Douglas, me désespérant que la France n'ait pas un genre de FBI pour me courir après. Desprez et les autres étaient bien gentils, et somme toute ils pouvaient même se montrer efficaces pour des petits criminels. Mais jamais ils n'auraient pu jouer avec moi. Pour mettre KO un Sonny Liston il faut un Mohamed Ali, pas un Kristian Laight. En 2008 j'entendis parler du Département des Sciences du Comportement. Dès cet instant je sus qu'un jour il me faudrait les amener à moi. À mesure que le plaisir de mon quotidien m'échappait et que l'ennui me gagnait je fantasmais leur venue et notre petit jeu. Je fis le choix de jouer en aveugle. J'aurais certainement pu obtenir de nombreux renseignements sur eux au fil des années, les connaître par cœur avant même de commencer. J'y aurais perdu trop de plaisir. Ils viendraient à moi et je serais obligé d'être le meilleur. Comment se finirait la partie ? J'en avais une petite idée mais peu m'importait la destination. C'était le voyage qui me faisait frémir de plaisir. Bientôt ils

allaient être là et je m'en réjouissais. En attendant je devais me rendre dans une ferme de la Somme où, d'après l'appel que j'avais reçu, avait été retrouvée une jeune femme tuée de la même manière que ce cher Kévin la semaine précédente. Qu'allais-je donc bien pouvoir trouver là-bas ?